

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 61 (2011)
Heft: 2

Artikel: Un Vaudois au bord du Tage : Maurice Muret et la Révolution républicaine de 1910
Autor: Monico, Reto
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-170293>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un Vaudois au bord du Tage: Maurice Muret et la Révolution républicaine de 1910¹

Reto Monico

Maurice Muret (1870–1954) est le seul journaliste suisse qui, à ma connaissance, visite Lisbonne au lendemain de la Révolution d'octobre 1910. Il envoie une douzaine d'articles qui sont publiés dans la *Gazette de Lausanne* et dans le *Journal des Débats*, à cette époque le plus ancien quotidien de l'Hexagone. Rédacteur du quotidien parisien de 1895, il est engagé fin 1909 par Edouard Secretan, le directeur du journal libéral vaudois, pour remplacer Albert Bonnard parti au *Journal de Genève*. Muret est un homme d'ordre, anti-dreyfusard, lecteur de Charles Maurras et de l'*Action française*. Il n'épouse pas systématiquement les thèses du nouveau régime (comme le font, par exemple, les envoyés des journaux espagnols, *El Liberal*, *España Nueva*, *El País*). Il analyse également d'une façon peu complaisante la politique de la monarchie déchue. Son témoignage qui peut être comparé à celui de Barzini, envoyé spécial du *Corriere della Sera* de Milan, ou à celui de Angel Maria Castell, vice-directeur de l'*ABC* de Madrid, qui séjournent en même temps que lui, une semaine à Lisbonne, revêt donc, à notre sens, un intérêt historique certain.

Voyage et arrivée

Avant de partir pour la capitale portugaise, le journaliste vaudois consacre son éditorial du 7 octobre² au bouleversement vécu au Portugal. Il y exprime quatre idées essentielles: la révolution était attendue, mais elle arrive peut-être un peu tôt; la monarchie ne pouvait plus compter sur l'appui de toute l'armée de terre ni sur celui de la marine; le régime était «irréremédiablement condamné», malgré les efforts du jeune roi; les grandes puissances, même l'Angleterre amie et l'Espagne voisine, semblent peu disposées «à briser une lance pour Dom Manuel».

1 La République est proclamée à Lisbonne le 5 octobre 1910 aux fenêtres de la Mairie, après deux jours de combats dans la capitale. La monarchie portugaise, déjà secouée par l'assassinat en février 1908 du roi Carlos et de son fils aîné Louis-Philippe, tombe en livrant une très faible résistance. Le même jour, le jeune Dom Manuel, le dernier roi de la dynastie des Bragança, quitte son pays pour l'exil, d'abord à Gibraltar et ensuite à Londres, où il résidera jusqu'à sa mort en 1932. Reto Monico, Joaquim Vieira, *Mataram o Rei! O 5 de Outubro visto pela imprensa internacional*, Lisbonne, Pedra da Lua, 2010.

2 «La révolution en Portugal», *Gazette de Lausanne*, 7 octobre 1910. Avant cet événement, Muret publie un seul bref commentaire sur le Portugal le 27 juin à propos d'une crise ministérielle.

Ces réflexions sont, à son sens, «forcément un peu vagues» aussi parce que «la presse européenne est [...] très partialement informée de ce qui se passe au Portugal». Il se rend «sur le théâtre même des événements», afin de communiquer à ses lecteurs «ses impressions en toute sincérité». Partis de Paris le jeudi 6 vers midi,³ Muret et ses compagnons de voyage reçoivent des nouvelles de plus en plus alarmantes. A Bordeaux, leur parvient un télégramme de Lisbonne qui les consterne:

«Communications coupées! C'était clair; c'était net, mais ce n'était pas drôle. Où allions-nous, juste ciel! ou plutôt où n'allions-nous pas? [...] Intrépides, toutefois, nous poursuivions notre route. Et, à Salamanque déjà, le ciel s'éclaircit.»

En effet, les nouvelles reçues du Portugal annoncent la fin des hostilités et le rétablissement partiel des communications ferroviaires. A trente kilomètres de Lisbonne sera organisé un service d'automobiles qui les conduira à bon port dans la nuit du vendredi au samedi:

«L'agréable perspective que celle-là et quel spectacle pittoresque, en outre, que celui d'une entrée en automobile dans une ville en état révolutionnaire, pendant la nuit, pendant une de ces nuits de contes de fée qui sont l'orgueil de la péninsule ibérique. [...] Les voyageurs du Sud-Express se sentirent, à cette idée, tout réconciliés avec la vie et presque avec le Portugal. Et ils écoutèrent d'une oreille moins irritée la Marseillaise dont les écoliers de je ne sais quelle ville, à deux cents kilomètres de Lisbonne, vinrent nous régaler au passage.»

Ils n'auront pas besoin de descendre du wagon-lit: le train les conduira directement à la gare du *Rossio* avec seulement une heure et demie de retard:

«Portugais, Portugais, méditez au demeurant sur ce symbolique retard du Sud-Express coïncidant avec l'avènement d'une République que vous ferez sagement de ne pas rendre trop tôt sociale!»

Il s'installe à l'Hôtel d'Angleterre où il remarque que les dégâts sont relativement peu importants, surtout si on les compare avec la teneur des dépêches publiées dans les journaux. Muret constate qu'avec une somme relativement modeste («dix mille francs») le propriétaire de l'établissement pourra remettre sa façade à neuf, façade qui a souffert parce qu'elle «cachait aux insurgés la vue du gros des troupes monarchistes». D'ailleurs, le gérant de l'Hôtel, fier tel «un vétéran des trois glorieuses»,⁴ fait faire une visite des «blessures» provoquées par les grenades républicaines. Le rédacteur de la *Gazette de Lausanne* ironise:

«Il a serré, dans un réduit spécial, tout un lot de brocs au milieu desquels un projectile est venu choir, injuriant gravement ces étains superbes. Cela suffit d'ailleurs pour faire des pièces de collections recherchées. Plusieurs Anglais ont déjà fait des offres tentantes. Comme l'histoire se répète! Et comme plus ça change ...»

3 «La Révolution portugaise», *Journal des débats*, 13 octobre 1910. Cette première lettre de Muret est datée du 8, mais elle parvient au quotidien parisien le 12.

4 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 13 octobre 1910.

Lorsqu'il visitera le *Palácio das Necessidades*, résidence royale, il fera la même remarque: pas d'énormes ruines, des dégâts «presque insignifiants». Le palais sera facilement remis à neuf.⁵

Récit de la Révolution

Arrivé sur place, le journaliste morgien éprouve de la difficulté à se former une opinion tranchée. Il lui faut du temps pour «percer le mystère» de ces trois journées révolutionnaires.

«Cette page d'histoire est plus obscure qu'elle n'en l'air», écrit-il dans sa première lettre publiée le 13 par le *Journal des Débats*. Un fait lui paraît cependant clair: le lien direct entre l'assassinat du docteur Bombarda – «aliéniste célèbre, très compétent, très charitable, très bon, adoré du peuple», «républicain convaincu et ardent»⁶ – et le déclenchement de la révolution.⁷ Même si cette mort était due à un fou, le peuple ne voulut rien entendre: «l'effet produit [...] sur la population de Lisbonne fut immédiat et foudroyant». Les chefs de la révolution auraient voulu retarder «le moment de la cueillir», mais ce meurtre ayant déclenché «le ressort révolutionnaire», ils n'eurent pas le choix:

«A quoi bon tiennent les destinées des peuples! Un philosophe ferait sur un tel sujet des réflexions pleines de mélancolie et de je ne sais quel austère scepticisme. Un auteur dramatique construirait là-dessus une pièce. Le fou du docteur Bombarda! Mais il a changé la face du Portugal, comme la forme du nez de Cléopâtre, comme certain grain de sable dans la vessie de Cromwell décidèrent autrefois des destinées de deux grandes peuples ...»⁸

Dans son article publié le 13 octobre, il exagère donc assurément en faisant de l'aliéné auteur du meurtre «le principal agent, l'homme directement responsable de la Révolution portugaise».

L'autre facteur «étrange» qu'il relève est la visite du maréchal Hermes da Fonseca, le président de la République brésilienne, vivement célébrée par les républicains portugais. «Un souffle républicain flottait sur Lisbonne», souligne-t-il,⁹ et c'est justement dans cette «atmosphère surchauffée» que se répandit la nouvelle de l'assassinat de Miguel Bombarda. Lors du banquet «houleux» donné le soir même en l'honneur du président brésilien¹⁰ les partisans de la monarchie mangeaient «si l'on peut dire, d'une dent» et Manuel II dut sortir en catastrophe. Les révolutionnaires auraient pu rétablir la vérité des faits, mais ils profitèrent de l'occasion et «menèrent l'attaque rondement, en tacticiens consommés».

Muret ne donne pas un récit détaillé des journées révolutionnaires que les lecteurs des deux quotidiens ont pu lire, au moins partiellement, ailleurs. Il souligne le rôle essentiel joué par une partie de l'armée et l'impact des bombardements

5 «D'un régime à l'autre», *Gazette de Lausanne*, 17 octobre 1910 (lettre envoyée le 11).

6 «Comment on fait une révolution», *Gazette de Lausanne*, 13 octobre 1910 (lettre envoyée le 9).

7 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 13 octobre 1910.

8 *Ibidem*.

9 «Comment on fait une révolution», *cité*.

10 Il s'agit du lundi 3 octobre.

effectués par les navires, ancrés dans le Tage et acquis à la cause républicaine. Ces «arguments péremptoirs» ont facilement convaincu les soldats hésitants et les troupes «franchement monarchistes» de l'inutilité d'une résistance. Muret est dur pour l'armée et des monarchistes:

«Personnellement (oserai-je l'avouer) je trouve même que l'armée et la noblesse de cour ont trop faiblement résisté. La facilité avec laquelle elles ont accepté le nouveau régime manque de lustre.»¹¹

Le 10 octobre, il visite un quartier aristocratique de Lisbonne, constate que certaines familles «ont pris le large»¹² et que d'autres se sont bien rapidement ralliées à la république, il n'est pas tendre:

«Il y a quelque chose d'affligeant et de méprisable dans l'empressement apporté par des personnages que la monarchie avait comblés de faveurs à désavouer, à renier leurs protecteurs d'hier.»

Cette attitude est d'autant moins compréhensible, ajoute-t-il, que ces familles n'ont rien à craindre! Toutefois, cette faible résistance des partisans de la monarchie déchue a comporté au moins un avantage, il y a peu de morts. Muret s'empresse de démentir les nouvelles fantaisistes parues à ce sujet dans la presse mondiale et articule un chiffre, la révolution a fait entre cent cinquante et deux cents victimes,¹³ elle est donc, de son point de vue, «peu sanglante».

Le soulèvement fut l'œuvre d'une minorité de troupes régulières. Il y a aussi ceux qu'il nomme des «soldats improvisés», les civils auxquels on a distribué des armes. Il en a rencontrés dans les rues de la capitale portugaise:

«Ils avaient tellement l'apparence extérieure que les vieilles estampes prêtent aux *sans culottes* que c'était à se demander vraiment s'ils n'avaient pas pris pour modèle ces aînés dans la carrière. Réflexion faite, je crois que c'est tout spontanément qu'ils revêtirent le costume, le sommaire et hailloneux (sic!) costume traditionnel. Les mêmes causes, encore une fois, ne produisent-elles pas éternellement les mêmes effets?»¹⁴

Si les sans-culottes portugais agacent visiblement le journaliste vaudois, il rend hommage «à la conduite observée par la population, même par la populace du port de Lisbonne», et admire la tenue et le travail impeccables des soldats et des marins chargés du maintien de l'ordre en ville:

«Obstinés et doux, ils font circuler, ils empêchent de circuler, ils portent des ordres, conformément à leur consigne. La population obéit à ces garçons de vingt ans et leur facilite la tâche avec une docilité parfaite.»¹⁵

Soulagé, mais pas totalement rassuré, Muret rapporte dans cette lettre du 11 octobre que ces insurgés extrémistes, ces «citoyens non désirables», «aux faces patibulaires et inquiétantes» sont en passe d'être désarmés:

11 Il s'agit du lundi 3 octobre.

12 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 15 octobre 1910. Cette lettre est datée du 10 octobre.

13 Les événements font en tout 72 morts dont 56 civils et 308 blessés dont 186 civils.

14 «Comment on fait une révolution», *cité*.

15 «D'un régime à l'autre», *cité*.

«Dans la nuit de vendredi à samedi¹⁶ ils s'avisèrent encore de tirer par ci par là, peut-être en l'air ... Mais aujourd'hui, leur besogne accomplie, ils sont rentrés dans l'ombre; je n'ose pas dire dans l'ordre, mais enfin ils ont disparu.»

Cependant, «cet élément louche» ne représente qu'une «infime minorité» des révolutionnaires républicains, écrit Muret, qui souligne dans le même article deux éléments fondamentaux qui ont grandement contribué à leur succès:

«La révolution a été faite essentiellement par l'armée et beaucoup aussi par des jeunes gens de la petite bourgeoisie; commis de magasins, employés de banque qui ont repris le travail, sitôt la république proclamée et acceptée.»

Le rédacteur de la *Gazette de Lausanne* ne souligne pas uniquement le rôle essentiel joué par une partie de l'armée et de la petite bourgeoisie mais met également en évidence celui de la franc-maçonnerie. Beaucoup de membres du PRP sont membres de cette «grande organisation internationale» qui se caractérise par une haine des «tyrans » et de l'Eglise catholique:

«Sans admettre formellement dans son programme l'instauration de la république universelle, elle marque au régime républicain une tendresse toute spéciale. L'influence de la franc-maçonnerie s'exerce nécessairement au profit de la république en Italie, en Espagne, en Portugal. Il n'est pas douteux que la part prise par la franc-maçonnerie à l'avènement de la république en ce dernier pays ne soit immense.»

De ce point de vue, affirme Muret, la révolution qui vient de triompher à Lisbonne rappelle «son immortelle aïeule», la Révolution française à laquelle elle s'apparente «sous tous les rapports». D'ailleurs toutes les révolutions «se font de la même manière»:

«J'avais toujours eu cette conviction. Je viens de la vérifier sur place abondamment. Depuis qu'il y a des hommes, par conséquent depuis qu'il y a des révolutions, elles s'opèrent conformément à un schéma traditionnel, presque immuable.»¹⁷

Le dimanche 9, quatre jours après la proclamation de la République, Muret assiste à plusieurs cortèges le long de l'*Avenida da Liberdade*:

«L'un des plus typiques était formé d'une douzaine de jeunes gens, pieds nus, armés de piques, de pelles, de pioches et s'en allant je ne sais où planter un arbre de la liberté, s'avançant avec un air sacerdotal. Plus fier qu'Artaban, il marchait, toisant d'un air dédaigneux les simples mortels, heureux, trois fois heureux de coopérer si directement à la régénération de sa patrie.»¹⁸

Il est aussi le témoin dans l'après-midi de la rencontre des membres du gouvernement provisoire et des hommes qui ont résisté à la *Rotunda* dans les heures déci-

16 Dans la nuit du 7 au 8 octobre.

17 «Comment on fait une révolution», cité.

18 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 14 octobre 1910. Cette lettre est envoyée le 9.

sives des 4 et 5 octobre. Les nouveaux ministres sont portés en triomphe par les soldats lorsque, soudain, les artilleurs tirent «une salve à blanc». Son commentaire ne manque ni de piquant ni d'ironie:

«L'effet fut foudroyant, mais un peu comique. Affolés, les malheureux promeneurs, encore sous l'empire, sans doute, d'un reste de fièvre obsidionale, crurent que la révolution recommençait, prirent leurs jambes à leur cou et s'enfuirent en poussant des cris. Deux minutes plus tard, il n'y avait plus personne dans les rues latérales conduisant au rond-point de l'*Avenida*.»

La cérémonie «manqua de solennité», et avertit Muret:

«[...] à se reproduire souvent, des incidents de ce genre donneraient à la Révolution portugaise un faux air de révolution d'opéra-comique, humiliation qu'il conviendrait de lui épargner le plus possible.»

Le journaliste vaudois tire cette morale de l'histoire, pour que le nouveau régime puisse être accepté dans le concert des nations, il lui faut mettre de l'ordre et rétablir de la crédibilité en contrôlant notamment les éléments les plus dangereux et les plus indisciplinés.

Une révolution inévitable?

A Lisbonne, Muret est conforté dans l'idée déjà exprimée dans son éditorial du 7 octobre: «la république était devenue inévitable, fatale». ¹⁹ Il n'y avait donc pas d'autre issue à la crise du régime monarchique, surtout après le double régicide de février 1908: «C'est un beau fruit qui vient de tomber tout seul», écrit-il quatre jours après son arrivée au bord du Tage. ²⁰ L'image qu'il donne de l'ancien régime n'est guère reluisante, influencée sans doute par les rares partisans de la monarchie rencontrés à Lisbonne et qui se révèlent implacables dans leurs analyses:

«Tous sans exception, m'ont déclaré: "Cela ne pouvait pas continuer ainsi." Interrogés sur la famille royale, ils commençaient par louer "à côté" feu Dom Carlos, Dom Manuel, la reine Maria Pia, la reine Amélie. Mis au pied du mur, ils finissaient par déclarer: "Tous ces gens-là, voyez-vous, étaient indéfendables."»

Il est très surpris de voir que même des membres de «la bonne bourgeoisie» – qu'il considère par définition comme «le soutien naturel d'un régime conservateur» – expriment «une très sincère satisfaction de se voir en République». Muret brandit devant eux le «spectre menaçant» des «mesures radicales» envisagées par le Gouvernement provisoire. Rien n'y fait:

«Que voulez-vous? me disait tout à l'heure un grand propriétaire rural, homme très intelligent et très instruit; que voulez-vous? Nous étions exaspérés contre la monarchie! Les abus étaient devenus par trop criants, l'incurie et la gabegie par trop fortes. Non seulement le peuple était accablé d'impôts, mais nous-

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

mêmes on nous cassait bras et jambes par des lois stupides, par des mesures monstrueuses.»²¹

Et son interlocuteur de raconter qu'il a dû renoncer à exporter ses beaux raisins vers Paris à cause du prix prohibitif des tarifs ferroviaires protectionnistes, inchangés depuis bien des lustres!

Le rédacteur de la *Gazette de Lausanne* ne ménage pas ses critiques à l'égard de Dom Carlos, grand dépensier, beaucoup plus à l'aise à la chasse, à cheval et avec un pinceau à la main, qui «ne fit rien pour apporter un peu d'ordre dans le ménage intérieur du Portugal».²² Bien sûr, le roi fit finalement appel à João Franco, mais la «manière forte» n'a pas obtenu les résultats escomptés, bien au contraire! Le régicide donna le trône au très inexpérimenté Dom Manuel:

«Tombant aux mains d'un souverain si jeune, si faible, exploité par des ministres indignes, le sceptre du Portugal devait fatalement se briser d'un jour à l'autre. Ce qui étonne les monarchistes de sens rassis, c'est que la monarchie ait duré encore deux ans après l'assassinat de Dom Carlos.»²³

La corruption et l'incompétence généralisées sont également mises en évidence par Muret lorsqu'il évoque les causes de cette révolution. Il parle de l'escroquerie financière du *Crédito Predial* («Balzac n'a rien inventé d'aussi fort»²⁴), d'un budget qui «n'existait que sur le papier» afin de permettre toutes sortes de manœuvres «immorales» et de peu louables «échanges de services». La responsabilité des derniers ministres de Dom Manuel est donc écrasante:

«Leurs indécidatesses – pour ne pas employer un mot plus fort – n'ont pas moins contribué, au dire des Portugais, que le cléricalisme de la famille royale à l'avènement de la république.»

Les nouveaux dirigeants

Les républicains réussiront-ils là où les monarchistes ont échoué? C'est une des questions sous-jacentes qui traversent toute l'analyse de Muret. Ces «hommes nouveaux» arriveront-ils à mettre en place de vraies réformes²⁵ et un budget qui tiennent la route?²⁶ Seront-ils à la hauteur de la tâche? Les chefs républicains semblent annoncer dans leurs discours une période plus austère pour le pays. Le journaliste doute:

«Mais sont-ils hommes à réprimer les appétits? Sont-ils capables de faire régner dans ce Portugal – où pendant si longtemps sévit la gabegie la plus éhontée – la probité administrative et l'intégrité gouvernementale? Voilà la question qui se pose.»

21 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 13 octobre 1910.

22 «D'un régime à l'autre», *ibid.*

23 *Ibid.*

24 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 18 octobre 1910. Cette lettre est datée du 14 octobre.

25 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 14 octobre 1910.

26 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 18 octobre 1910.

Ces dirigeants républicains lusitaniens, ces «*intellectuels*: professeurs, médecins, avocats, journalistes»²⁷ auront-ils l'étoffe pour gouverner? Il cite l'opinion de «beaucoup de Portugais» qui ne critiquent pas le gouvernement provisoire qui est «bien composé», mais qui se méfient de ceux qui, plus violents et «moins bons», s'agitent derrière celui-ci. En d'autres termes, on craint que ces hommes modérés ne soient remplacés au sommet de l'Etat par des politiciens plus radicaux. Muret a son opinion sur le nouvel exécutif lusitanien:

«Le gouvernement provisoire portugais est composé de fort honnêtes gens. Je n'ai guère entendu faire de réserves que sur le caractère d'un seul d'entre eux, l'un des plus intelligents, d'ailleurs, et des plus actifs. Vous pensez bien que je n'aurai pas maintenant l'indiscrétion de vous le nommer. Mais à part cette brebis suspecte, le premier ministère de la république est fait pour donner à la révolution un certain prestige et pour inspirer confiance.»²⁸

Il profite de la disponibilité de ces «nouveaux gouvernants républicains» qui veulent donner une bonne impression du nouveau régime à l'étranger à travers la presse, pour en interviewer quatre. Il faut tout simplement s'armer de patience et faire un peu d'antichambre. Muret meuble son temps d'attente en observant à travers les fenêtres d'un ministère les mouvements des navires sur le fleuve:

«Les croiseurs étrangers ont jeté l'ancre à quelques centaines de mètres du rivage. Voici le bateau américain, voici le français, voici un brésilien. On dirait d'énormes Cerbères d'acier, couchés sur le seuil de la cité révolutionnaire à qui ils semblent dire "Pas de bêtises, sinon gare!" Précaution bien inutile, Lisbonne n'éprouve plus aucune envie de faire des bêtises.»

Car «l'hydre révolutionnaire a décidément rentré ses griffes»: les éléments les plus radicaux ont été désarmés et l'artillerie ne tire plus «que des salves à blanc», même si elle en fait un peu trop aux yeux de Muret.

Teófilo Braga lui-même répond aux questions du journaliste helvétique, peu surpris de trouver «à la tête de la nation le premier écrivain portugais d'aujourd'hui», un homme qui a plusieurs cordes à son arc, ayant publié de nombreux ouvrages dans plusieurs domaines de savoir, l'histoire, la géographie, l'ethnographie, la langue, la poésie ... Le président du gouvernement provisoire dans une «sorte d'espéranto francisé» tient «des propos pleins de saveur»:

«Il me prouva par a+b que la monarchie portugaise était devenue au sein de l'organisme national un corps étranger, une partie malade, et qui retardait le développement du tout. Dom Carlos était un mauvais roi portugais, parce qu'il était insuffisamment portugais, parce qu'il méconnaissait le Portugal et le méprisait.»

27 En italique dans le texte original. En effet, à l'époque c'est encore un néologisme, qui ne semble pas être au goût de Muret: «assemblée de philosophe, comme on aurait dit au XVIII^e siècle, d'*intellectuels* comme on dit dans le fâcheux jargon d'aujourd'hui».

28 «Chez le président de la république», *Gazette de Lausanne*, 20 octobre 1910. Cette «Lettre de Lisbonne» est datée du 14. La «brebis suspecte», vous l'aurez deviné, est Afonso Costa, ministre de la Justice.

La reine Amélie («dominée par les prêtres») et Dom Manuel («un parfait dégénéré»²⁹) dont l'insuffisance «aurait fini par influencer sur le génie national») n'échappent pas, eux aussi, aux critiques féroces du président que Muret qualifie de «chauvin passionné» et de positiviste «patriotique», Braga ayant beaucoup insisté sur le manque d'affinités des deux derniers rois portugais avec le pays, et sur le sang allemand et français qui coule dans les veines du fils de Carlos I^{er}. A la fin de l'article, le journaliste vaudois souligne un aspect central de la pensée du philosophe lusitanien:

«M. Théophilo Braga croit de tout son cœur à la science, et à la politique scientifique. Il en attend la grandeur de la République portugaise. C'est l'idée la plus nette, la plus claire que j'ai rapportée de l'intéressant entretien qu'il a bien voulu m'accorder».

Muret ne semble pas très emballé par cette idée d'invoquer la science, cette «nouvelle idole» qui «couvre les plus admirables marchandises et les plus suspectes», pour justifier des actions politiques. La science avait déjà été évoquée pour légitimer le crime du Konak de Belgrade en juin 1903, lorsqu'on voulut prouver, après autopsie du roi Alexandre de Serbie, que celui-ci allait devenir fou. Loin de lui, toutefois, l'idée de comparer le complot sanglant de Belgrade à la Révolution républicaine portugaise:

«Si les Serbes eurent la politique scientifique homicide, les Portugais l'eurent compatissante. Cela ne vaut-il pas infiniment mieux?»

En effet, les révolutionnaires n'ont pas fait beaucoup de mal aux derniers Bragance. Cette «modération dans la victoire», estime Muret, devrait être prise en compte par les puissances européennes.

Trois autres entretiens sont publiés par le *Journal des Débats*. Dans une lettre datée du 11 et publiée le 16, nous trouvons un résumé de l'interview avec Bernardino Machado, le nouveau ministre des Affaires étrangères, «riche et fort instruit», élégant, «un très honnête homme et homme de talent»:

«Mais ces vertus ne suffisent pas à faire un grand politique. Rien ne permet encore d'affirmer que le nouveau gouvernement portugais sera à la hauteur de la tâche énorme qu'il vient d'assumer.»

Machado ne voit pas beaucoup de nuages à l'horizon. L'Espagne n'aura rien à craindre de l'implantation de la République au Portugal, les relations avec l'Angleterre (qui a beaucoup à enseigner aux Portugais dans le domaine colonial) et la France – «nations qui marchent à la tête du mouvement démocratique» – ne pourront être que renforcées, les rapports avec le Brésil «deviendront plus étroits». Le ministre portugais souhaite vivement un geste de la part de la plus grande République du continent:

«Je ne voudrais pas avoir l'air de profiter de ce que je m'adresse au *Journal des Débats* pour exercer une pression quelconque. Mais laissez-moi vous dire à cœur ouvert que nous serions bien péniblement affectés si le gouvernement de la République française devait montrer peu d'empressement à venir à nous.»

29 «Je dois même à la vérité de dire que M. Theophilo Braga désigna l'ex-roi d'un terme beaucoup plus énergique».

La France est une référence incontournable pour les républicains portugais les plus avancés et les plus novateurs, affirme Machado à la fin de l'interview. Il considère même qu'il y a quelque chose de français «dans l'âme portugaise».

António José de Almeida, est interrogé le 13.³⁰ Il répond à contre-cœur aux questions concernant le meurtre du père Fragues qu'il déplore tout en justifiant la foule excitée par «l'attitude de rébellion» des religieux qui, assure-t-il, ont tiré depuis l'intérieur du couvent. Le ministre de l'Intérieur croit également dur comme fer à l'existence des fameux souterrains qui relieraient les différents couvents de la capitale et qui sont pleins d'armes et de munitions, quoiqu'il «avoue d'ailleurs ne les avoir pas encore vus»:

«Qu'est-ce donc, Monsieur, me demande-t-il, que cette immense tour du couvent de Quelhas sinon un observatoire d'où le regard peut embrasser la ville entière et d'où l'on peut faire des signaux? Elle est sans architecture, sans valeur esthétique, la tour de Quelhas. Son unique raison d'être gît, par conséquent, dans sa fonction stratégique.»

Le tribun républicain semble plus à l'aise quand il doit aborder la question de la charge fondamentale du nouveau régime. Il n'y aura pas de modèle à suivre, ni en Europe, ni sur le continent américain. Ce sera une constitution qui tiendra compte de l'histoire, de la culture, du caractère portugais. Cette réponse laisse le journaliste suisse un peu sur sa faim, qui ajoute:

«Et avec cet accent de grandiloquence convaincue qui m'avait frappé déjà chez M. Bernardino Machado, M. de Almeida prononça: "Nous allons faire du Portugal une nation grande devant l'Europe!"»

Muret voit également Afonso Costa, pour l'interroger sur sa politique anticléricale. Le ministre de la Justice fait tout naturellement un plaidoyer en bonne et due forme «*pro lege sua*»: les congrégations acceptent paisiblement les décisions prises et s'en vont, les inventaires de biens se font avec la plus grande correction, l'expulsion des jésuites portugais est une conséquence logique des deux lois de Pombal de 1759 et de 1767. De surcroît, plusieurs prêtres portugais sont républicains et beaucoup d'entre eux sont satisfaits de voir partir les jésuites. Il donne ensuite une interprétation très personnelle sur les causes de la révolution:

«Ne manquez pas de dire que la véritable tradition portugaise est anti-cléricale. Les rois qui furent vraiment populaires ont fait aux jésuites une guerre sans merci. Ils ont lutté avec le peuple contre les moines. Si les congrégations étaient devenues au Portugal depuis quelques années si nombreuses et si dangereuses, c'est parce qu'on avait, dans l'entourage du roi, méconnu la véritable tradition monarchique. Avec les dilapidations des ministres, c'est le cléricalisme de la famille royale qui a fondé la République du Portugal.»

30 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 18 octobre 1910.

L'anticléricalisme

Dans son troisième courrier,³¹ et dans deux autres lettres envoyées au *Journal des Débats*,³² Muret aborde le caractère anticlérical de la révolution. Il tente d'expliquer les raisons des cris («A bas les prêtres! Mort aux jésuites!»³³) qui résonnent dans les rues de Lisbonne. A son avis, «les griefs d'ordre religieux» sont de très loin les plus importants, pour qui cherche à comprendre la genèse des événements qui viennent de balayer la royauté portugaise.

«C'est la politique cléricale de ces dernières années succédant aux velléités anticléricales de Dom Carlos (anticléricalisme qui d'ailleurs avait pendant un temps rendu au roi sa popularité) qui a entraîné la chute de la monarchie.»³⁴

Le peuple, ajoute-t-il, en veut à Dom Manuel, à sa mère, la reine Amélie, et à ses conseillers parce qu'ils ont mené en tout une politique favorable aux congrégations. Il pense que le Père Fragues a été tué par les émeutiers parce qu'il était le confesseur de la reine. Les reproches du peuple républicain à l'égard des jésuites sont surtout d'ordre politique et sur ce point le journaliste morgien semble être d'accord:

«Que les congrégations, et surtout les jésuites, aient fait au Portugal de la politique et une politique en contradiction absolue avec les aspirations démocratiques du peuple, cela n'est pas niable. C'est bien à ce titre aussi bien et à ce titre seul que les moines sont détestés par le Portugal républicain. Il ne se mêle rien à cette haine de la jalousie professionnelle si vivace en Espagne.»³⁵

Le clergé séculier porte donc, à son sens, une lourde responsabilité dans la situation. Le niveau intellectuel et moral des prêtres portugais est très bas, en tout cas très inférieur à celui des jésuites et même à celui du clergé séculier des autres pays où ils exercent «une action hautement éducatrice et moralisatrice», méconnue uniquement par «les énergumènes de l'anticléricalisme». Le clergé séculier «Par sa négligence à remplir son devoir a laissé le champ libre à la propagande révolutionnaire. Il sera le premier à recueillir les tristes fruits de son coupable relâchement.» En outre, ajoute Muret, l'expulsion des jésuites, nettement plus instruits que la moyenne des prêtres, ne va pas profiter au «prestige intellectuel» du Portugal qui va perdre un certain nombre de savants.

Très critique à l'égard de la politique anticléricale d'Afonso Costa, qu'il qualifie de «regrettable»,³⁶ il décrit dans le *Journal des Débats* des «scènes fort laides» auxquelles il a assisté:

«La nuit dernière [entre le 9 et le 10 octobre], entre minuit et une heure, la populace attaqua brutalement un pauvre homme de curé, déguisé en marin, qui avait été démasqué et qu'une patrouille emmenait au poste. L'infortuné

31 «La Révolution portugaise et l'Eglise», *Gazette de Lausanne*, 18 octobre 1910 (daté du 12).

32 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 15 (daté du 10) et 19 octobre 1910 (daté du 14).

33 «La Révolution portugaise et l'Eglise», *cité*.

34 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 15 octobre 1910.

35 «La Révolution portugaise et l'Eglise », *cité*.

36 «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 18 octobre 1910.

prêtre, mal protégé contre la brutalité de la foule, recevait force horion. Blême de peur, il criait d'une voix blanche, sous les menaces de la populace. "Viva a Republica!".»

Ecœurés, trois journalistes italiens, MM. Barzini, Schisi et Campolunghi, intervinrent. Ils firent cause commune avec la patrouille qui emmenait le prêtre, le défendirent contre les coups et ne s'en allèrent qu'une fois le prisonnier dûment consigné au gouvernement militaire. Ces scènes sont devenues si courantes, écrit-il, que l'on les remarque à peine. Deux jours plus tard, il est témoin du «déménagement forcé» de religieuses, conséquences du décret du 10 octobre qui remet en vigueur la loi de 1834 sur l'expulsion des jésuites:

«On faisait avancer une automobile, on y fourrait autant de ces pauvres fille que l'automobile en pouvait contenir et en avant! Une autre voiture approchait et le déménagement continuait. Je dois à la vérité constater que le peuple applaudissait de tout son cœur à cette opération et se divertissait fort de la confusion des malheureuses "déménagées". Mais je dois ajouter aussi, pour être sincère, que ce spectacle m'a produit une impression plutôt pénible.»

Muret ne se laisse donc pas aller à un anticléricisme primaire et, en cela il est dans la ligne d'un journal qui, tout en étant protestant, a aussi des lecteurs catholiques, notamment en Valais et dans le canton de Fribourg.³⁷ Par ailleurs, les méthodes peu orthodoxes utilisées par les anticléricaux portugais, qu'il a pu constater *de visu*, ne séduisent pas le légaliste qu'il est.

Le quotidien parisien publie dans un autre article sous-titré «Les tribulations du P. Torrend» le témoignage de ce jésuite, mycologue, professeur au couvent de Campolide, arrêté et puis libéré après l'intervention de la légation de France à Lisbonne³⁸ L'envoyé spécial du *Journal des Débats* souhaite faire preuve d'impartialité et veut que l'on entende «après la cloche républicaine, l'autre cloche, celle du monastère». Le jésuite et naturaliste français se trouve au collège de Barros, à Torres Vedras lorsque celui-ci est encerclé par «les émeutiers»:

«L'un d'eux, plus menaçant que les autres, ayant été tué par un garde du couvent dans la nuit de mercredi à jeudi,³⁹ la situation devint pour nous fort grave. Dès le lendemain, le collège était cerné para la troupe. Sans se faire prier, le Père supérieur, qui, comme nous tous, avait déploré l'excès de zèle du garde de nuit, sortit au-devant des assiégeants et s'en fut parlementer avec leurs officiers. Ceux-ci ne revenaient pas de la facilité avec laquelle nous nous rendions.»

Les soldats perquisitionnent le couvent et ne découvrent qu'une seule arme, le fusil du garde qui avait, entre temps, pris la clé des champs. Les 88 professeurs et élèves reçoivent l'ordre de quitter les lieux et sont conduits en train jusqu'au fort de

37 André Clavien, *Histoire de la Gazette de Lausanne. Le temps du colonel*, Vevey, 1997. Le quotidien libéral vaudois a déjà abordé le thème des brutalités populaires, notamment le 11 octobre, en reprenant un article du *Local Anzeiger* de Berlin sur les attaques de la «populace» contre les couvents et en décrivant des scènes de pillage.

38 «La Révolution portugaise. Les tribulations du P. Torrend», *Journal des Débats*, 19 octobre 1910. Cette lettre est datée du vendredi 14 octobre.

39 Du 5 au 6 octobre.

Caxias, après un voyage «singulièrement dépourvu d'agrément». En effet, dans les différentes gares, malgré l'intervention des soldats républicains avec lesquels ils ont fraternisé durant le voyage, ils doivent entendre force injures et à Amadora le chef de gare, «un véritable énergumène», assène même un coup à la poitrine à un religieux. Après quelques jours dans le fort, où les jésuites sont bien traités, le Père Torrend est libéré et comparaît devant Afonso Costa qui le reçoit très affablement:

«M. Costa a été jusqu'à m'offrir sa demeure pour y loger en attendant mon départ. Il a fait prendre note de tous mes effets déposés à Campolide; il a fait mettre en sûreté mes chères collections. Tout me sera rendu intégralement. Vous dirai-je que M. Costa a été jusqu'à m'offrir une chaire de professeur au Portugal, si je voulais consentir à renoncer à l'habit ecclésiastique!»

A la fin de l'entretien Muret aborde la question des souterrains. Le Père Torrent, étonné qu'il puisse croire à la «fable d'un réseau souterrain permettant aux divers couvents de Lisbonne de communiquer entre eux», balaie d'un revers de la main la question. Il y a bien évidemment des excavations, des canalisations, reconnaît-il, mais tout cela n'a rien à voir avec ce que raconte la presse républicaine, à l'«imagination fertile»:

«J'ajoute, pour être tout à fait complet, que le sous-sol de Campolide contient aussi des tuyaux d'égouts. Mais ces tuyaux ont bien 20 centimètres de diamètre. Si insinuants que soient, de notoriété publique, les jésuites de Campolide, ils passeraient toutefois avec peine par une voie si étroite...»

Ces explications paraissent «convaincantes» à Muret qui garde toutefois un léger doute sur la question ayant entendu «des personnages considérables de la révolution» lui affirmer le contraire.

Les Portugais et la République

Muret, tire un bilan avant de quitter la ville où il fut «témoin de la révolution peut-être la plus pacifique du monde». ⁴⁰ Sa tâche, reconnaît-il, a été facilitée par les Portugais qui parlent beaucoup et volontiers. Il énumère les qualités de ce peuple: il est beaucoup moins cruel que l'Espagnol⁴¹, «il déteste l'injustice, il n'est pas fanatique», il est «débonnaire» parce qu'il est «fort indifférent». Bref, il «veut vivre en paix avec tout le monde». Bien sûr, il y a eu les attaques «sauvages» contre le clergé, mais ce sont les politiciens qui l'ont poussé dans ces excès et d'ailleurs il a déjà «renoncé à ce jeu indigne». Il se pose la question du «peuple souverain qui ne sait ni lire, ni écrire». Tout en admettant que «tant d'ignorance est assurément fort préjudiciable pour une république», le journaliste morgien trouve que le Portugais se réhabilite en quelque sorte par sa «vivacité d'esprit», par son bon sens et grâce aussi à son histoire, à sa culture qui «brillent encore dans les yeux» de la plupart des Portugais, si humble soient-ils. Il n'est cependant pas très tendre quand il décrit les «défauts des Lisbonnins»:

⁴⁰ «*The most pacifical of the world*, comme diraient les Américains». «Lettre de Lisbonne. Impressions au départ», *Gazette de Lausanne*, 21 octobre 1910. Ce courrier est envoyé le 14.

⁴¹ «La Révolution portugaise», *Journal des Débats*, 14 octobre 1910.

«Voici, maintenant, le revers de la médaille: Le Portugais est essentiellement paresseux. On dit que l'avenir appartient aux peuples qui se lèvent matin. Si ce dicton est vrai, les Portugais n'ont pas grand'chose à attendre. Ils se lèvent tard, se couchent tard, flânent et bavardent. La place Dom Pedro, à Lisbonne, est sillonnée en tous sens par des promeneurs qui méritent mieux encore le nom de flâneurs. Ils causent. Ces jours-ci, naturellement, on cause politique. En d'autres temps on cause d'autre chose. Mais on cause toujours. Et, comme on dit, "on ne se foule pas". L'extraordinaire cherté de la vie doit tenir, pour une part, à cette somme minime de travail que fournit le citoyen portugais. Il produit très peu. D'où il résulte que tout produit atteint des prix excessifs. Personnellement, l'homme du peuple n'en souffre guère. Il se nourrit presque exclusivement d'un poisson semblable au maquereau,⁴² qui pullule sur la côte portugaise, répand une odeur nauséabonde, mais ne coûte presque rien. Avec quelques sous de poisson, un peu de pain grossier, une dizaine de figues, le Lisbonnais se nourrit lui-même et entretient sa nombreuse famille. Il n'éprouve aucun de ces besoins intellectuels ou esthétiques qui s'observent chez les peuples laborieux où l'individu montre plus d'ambition.»

Comment, se demande Maurice Muret, dans un pays où le taux d'analphabétisme atteint soixante-quinze pour cent de la population a-t-elle pu devenir républicaine? La réponse est très simple. La propagande républicaine – par des journaux dans les villes, par des conférences à la campagne – a réussi à gagner la population à cette idée nouvelle de la république et son travail a été grandement facilité par l'inactivité de l'autre camp. On attend beaucoup, peut-être trop, du nouveau régime dont les dirigeants ont beaucoup promis, et c'est là que les premières difficultés surgiront.

Il prévoit, l'unanimité des débuts étant rompue, la naissance de différents partis et la montée du mécontentement. Personne n'envisage le retour de Dom Manuel, «mais l'idée monarchique n'est pas morte pour cela au Portugal». Certains annoncent une république secouée par des coups d'Etat répétitifs, d'autres une république qui virera au rouge. L'avenir ne fera que confirmer ces pressentiments.

Maurice Muret se veut toutefois très positif. Les temps qui s'annoncent seront heureux, prophétise-t-il avant de reprendre le train pour Madrid:

«Il est bon, quand on ne veut pas céder au découragement, de retremper sa confiance auprès des membres du gouvernement provisoire. Ceux-là nagent dans la joie et dans l'optimisme. Le Portugal, régénéré, va donner au monde un grand exemple. Le Portugais Vasco de Gama a montré jadis aux peuples la route des Indes. Les Portugais de la république aiguilleront demain les nations étonnées vers le pays de Cocagne. Qu'ils sont donc rassurants et réconfortants, ces Theophilo Braga et ces Bernardino Machado! Puissent ces prophètes de bonheur être les bons et les authentiques prophètes! puisse la Révolution portugaise faire vraiment le bonheur du Portugal!»

Cette conclusion devrait dissiper tous les doutes qu'on pourrait avoir sur les opinions du journaliste vaudois. N'oublions pas cependant que ces lignes sont écrites dans le feu de l'action, dans une ambiance d'enthousiasme républicain.

42 Il s'agit du chinchard, «*carapau*» en portugais.

Epilogue

Le paragraphe que je viens de citer est sans aucun doute le plus favorable qu'il a écrit sur la Révolution portugaise de 1910. Outre l'enivrement révolutionnaire qui a pu influencer même un conservateur comme lui, le bon accueil qu'il a reçu – il est originaire, rappelons-le, de la plus vieille République du continent – et la sympathie qu'il a manifestée tout au long de ses missives à l'égard du Portugal et des Portugais expliquent, en partie du moins, cette véritable envolée lyrique que n'aurait pas renié un authentique républicain lusitanien.

Sur le chemin du retour, il fait halte à Madrid, d'où il écrit deux missives.⁴³ Son ton a déjà radicalement changé. La compréhension, la sympathie, l'enthousiasme laissent la place aux critiques aiguës et parfois acerbes à l'égard des dirigeants républicains portugais:

«Ils déclarent avoir “donné un exemple au monde”, que le monde ne peut pas ne pas suivre. J'ai déjà eu l'occasion de vous signaler tout ce qu'il y a de mégalomane chez les nouveaux dirigeants du Portugal. Leur optimisme est sans fond et leur doux orgueil sans bornes.»⁴⁴

Il stigmatise tout particulièrement Teófilo Braga qui a oublié les plus élémentaires règles de la diplomatie lorsqu'il a demandé aux journalistes italiens: «Eh bien, Messieurs, quand donc l'Italie va-t-elle suivre le mouvement?» Il interroge à ce sujet José Canalejas, le Premier ministre espagnol. Teófilo Braga, Afonso Costa et Magalhães Lima ont-ils eu raison de participer à des manifestations en faveur de Ferrer? Le Premier ministre espagnol ne le pense pas, qui attribue «ces excès de zèle à l'exubérance du premier moment» et en cas d'autres dérapages il se réserve de «rappeler aux convenances ceux qui les oublient.»⁴⁵

Maurice Muret, assiste à Madrid à la «grande manifestation républicaine» espagnole du 16 octobre. Il n'y retrouve pas la même exubérance qu'à Lisbonne. Et au journaliste de rappeler que les deux peuples ne sont pas si proches l'un de l'autre: «Les Espagnols ont une tendance à se moquer un peu des Portugais» et ils essaient de les ridiculiser dans leurs «historiettes». Muret n'a pas oublié les violences anticléricales vues dans la capitale portugaise et prend le parti des Espagnols. Quant aux républicains espagnols, ils sont très divisés; d'une part, la gauche avec Lerroux espère le soutien de l'armée pour arriver au pouvoir et la Révolution portugaise peut lui servir d'exemple; d'autre part, les républicains modérés y sont totalement opposés. Muret ne partage pas l'optimisme des républicains espagnols (dont il reproduit le point de vue) car la situation espagnole est différente de celle du Portugal où presque personne n'a défendu le trône:

«Alphonse XIII compte de chaleureux partisans dans toutes les classes de la population. On m'affirme même de différents côtés que la propagande républicaine au sein de l'armée subit actuellement un temps d'arrêt. Et puis, il y a le carlisme, facteur important, dont les républicains sont loin de méconnaître la gravité. Le carlisme mettrait sur pied, en temps de révolution, une armée

43 «Lettre de Madrid», *Journal des Débats*, 23 octobre 1910 (écrite le 20); «Républicains espagnols», *Gazette de Lausanne*, 25 octobre 1910 (écrite le 22).

44 «Républicains espagnols», *ibid.*

45 «Lettre de Madrid», *ibid.*

royaliste décidée à lutter pour la cause de la monarchie espagnole avec le dernier acharnement. De sorte qu'une tentative de révolution républicaine en Espagne commencerait par déchaîner une épouvantable guerre civile.»

Après ces propos prophétiques, il reparle de la République lusitanienne, et retrouve tous ses doutes d'antan. Début décembre, à Lausanne, après plus de cinq semaines d'oubli, il consacre un éditorial au Portugal⁴⁶ dans lequel il tire à boulets rouges sur les dirigeants républicains:⁴⁷

«Chaque jour qui s'écoule confirme les prévisions pessimistes que nous émettions dès le lendemain de la Révolution portugaise touchant les chances du nouveau régime. Il ne suffit pas de décréter quelque part la république pour la faire régner. Il faut encore que le pays qui se donne un tel régime s'en montre digne. Nous persistons à croire que tel ne sera point le cas du Portugal.»

Il ne met pas en cause la bonne volonté du gouvernement provisoire, mais constate que son échec est total. Des éléments extrémistes prennent le dessus. Les modérés leur font beaucoup trop de concessions, alors que certaines lois importantes, notamment celle sur le divorce ou sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat, introduites par des «décrets dictatoriaux», devraient être débattues au Parlement. Le pays est menacé par une grève des cheminots et il n'y a pas d'Aristide Briand⁴⁸ pour faire face à la situation.

Les chefs de la Marine exigent beaucoup, les marins refusent d'obéir. Muret cite ici pour la première fois le commissaire naval Machado Santos, le chef du «premier contingent révolutionnaire». Le héros de la Révolution brigue en vain le poste de chef de la GNR.⁴⁹

«Le gouvernement hésitant à le nommer, il a fondé à Lisbonne un journal où l'on parle un langage indigne d'un officier républicain.»

Muret donne l'estocade finale dans son éditorial du 24 décembre dans lequel il accuse le gouvernement de Lisbonne de menacer d'expulsion par un oukase qui n'a «rien d'une république libérale», les journalistes étrangers qui diffuseraient des nouvelles «tendant à discréditer» le pays et le régime:

«Il y a deux mois, il voyait des moines partout et les cherchait, – comme je l'ai raconté – jusque dans des tuyaux d'égout mesurant quinze centimètres de diamètre; aujourd'hui, il subodore en tout lieu des réactionnaires, tel l'ogre du *Petit Poucet* “sentant la chair fraîche”. C'est non seulement parmi les autochtones, mais encore parmi les correspondants de journaux étrangers que MM. Braga et consorts croient discerner des suppôts attardés de la monarchie.»

En somme, l'exécutif dirigé par le «philosophe humanitaire» Braga a installé dans le pays une «discipline toute militaire». Le vrai fauteur de la manière forte est

46 J'ai consulté attentivement les deux journaux jusqu'à la fin de l'année: Muret n'écrit plus de commentaires sur la politique internationale dans le *Journal des Débats*, où il publie essentiellement des recensions littéraires. Dans la *Gazette de Lausanne*, il y consacre ses deux éditoriaux des 2 et 24 décembre.

47 «La situation en Portugal», *Gazette de Lausanne*, 2 décembre 1910.

48 Aristide Briand est président du Conseil lors de la grève des cheminots français en octobre 1910.

49 *Guarda Nacional Republicana*.

toutefois Afonso Costa qui vient de décréter la mutation à Goa de quatre juges, coupables, à ses yeux, de ne pas avoir condamné l'ancien Premier ministre João Franco. Citant la *Saturday Review*, Muret affirme que les méthodes de l'ancien dictateur – dont il ne partage pas les principes politiques, tout en louant sa droiture – peuvent être mises sur le même plan que celles utilisées par le gouvernement provisoire de la jeune république. Le ministre de la Justice aurait pu reconnaître le courage et la «liberté d'esprit», mais il a préféré se venger et cela n'annonce rien de bon quant aux réformes qu'il préconise:

«La disgrâce dont il vient de frapper quatre juges indépendants donne la mesure de ce qu'on peut attendre de lui pour l'accomplissement de l'œuvre annoncée. En vérité, faisons-nous preuve de parti pris en soutenant que les procédés de la République portugaise rappellent étrangement, s'ils ne les dépassent en arbitraire, ceux de la défunte monarchie?»

Cet article suscite deux réactions. D'abord, celle de Bernardino Machado. Dans une lettre adressée à son chargé d'affaires,⁵⁰ après l'avoir remercié de l'intervention auprès de la direction du *Tages Anzeiger*,⁵¹ il analyse l'article de Muret. Selon Machado, on ne peut pas parler du droit de grève, sans mentionner sa réglementation. De surcroît, l'importance des quelques grèves a été fortement exagérée. Quant à la situation de l'armée, on a présenté dans la *Gazette* des faits qui n'avaient pas eu lieu ou qui avaient eu une autre signification. Il rejette donc en bloc les affirmations de Muret et invite la légation portugaise à continuer ses interventions auprès des principaux journaux suisses, afin de les mettre en garde contre les nouvelles médisances concernant le Portugal. C'est ce que fait Alberto de Oliveira quand il communique à la *Gazette* une note officieuse concernant l'affaire Franco et l'expulsion des juges vers Goa. Il est même intervenu auprès d'Edouard Secretan:

«J'ai téléphoné au directeur de la *Gazette de Lausanne*, le colonel Secretan, un des membres les plus influents de l'opposition parlementaire, et je lui ai demandé de publier cette note en réponse à l'article désagréable de M. Muret. J'en ai profité pour lui dire que cet article ainsi que le précédent – qui contrastent avec les autres écrits par son collaborateur – ont déplu au Gouvernement.»⁵²

La deuxième réaction fut celle de Jules Mange, consul général de Suisse à Lisbonne, qui, dans ses rapports envoyés à Berne, manifeste une vive sympathie pour les nouvelles institutions portugaises.⁵³ Il prépare une lettre qu'il compte adresser à la rédaction de la *Gazette de Lausanne* parce que l'article du 2 décembre avait fait

50 Lettre de Bernardino Machado à Alberto de Oliveira du 15 décembre 1910. Arquivos da Embaixada de Portugal em Berna, Correspondência, 1909–1911. Le représentant diplomatique portugais à Berne est considéré comme un chargé d'affaires par son pays. Les autorités suisses continuent cependant à l'appeler ministre.

51 *Ibid.*

52 Rapport de Alberto de Oliveira à Bernardino Machado du 30 décembre 1910, Série A, n° 61. Légation du Portugal à Berne, Caisse n° 294.

53 Reto Monico, *Suisse–Portugal: regards croisés*, Genève, SHAG, 2003, pp. 184–187. Jules Mange (1845–1928), négociant genevois né à Saint-Gall, est consul général suisse à Lisbonne de 1897 à 1922.

«une impression très désagréable, non seulement parmi la colonie, comme aussi dans les cercles gouvernementaux. Ses sources ont été, il n’y a pas à en douter, les personnes et les journaux antirépublicains.»⁵⁴

Tout en admettant des imperfections et des erreurs inévitables, Mange défend avec vigueur les nouvelles autorités de Lisbonne:

«Pourquoi exiger du gouvernement d’une république naissante des perfections que l’on ne trouve pas même chez les gouvernements républicains anciens ou dans les monarchies?»

Ces erreurs de jeunesse doivent être comprises, poursuit le représentant helvétique dans la capitale portugaise, surtout que l’héritage est lourd à porter. Les nouveaux gouvernants sont au four et au moulin, et il faut donc les encourager. Avant d’envoyer cette missive, le consul demande cependant l’avis du président de la Confédération. La réponse de Robert Comtesse est sèche et nette:⁵⁵

«En nous référant à votre lettre du 16 de ce mois, nous nous permettons de vous faire observer que, la presse étant libre, vos démarches auprès de la rédaction de la *Gazette de Lausanne* pourraient être très mal interprétées. Nos Consuls n’ont pas, du reste, à se mêler de politique dans les pays où ils se trouvent; il ne rentre pas non plus dans leur tâche de rectifier des articles de journaux dont la responsabilité retombe exclusivement sur leurs auteurs et les rédacteurs des journaux qui les publient. [...] Nous vous conseillons, par conséquent, de ne pas envoyer la lettre ci-jointe à la *Gazette de Lausanne*.»

Ce conseil est un ordre. La lettre de Jules Mange restera donc dans les archives du consulat suisse de Lisbonne, et témoignera de l’adhésion sans réserve du consul suisse au régime républicain.

Brève note finale

Le 19 février 1935, en analysant la réélection de Carmona à la tête de l’Etat portugais, Muret résumera ainsi son séjour au bord du Tage vingt-cinq années auparavant:

«L’auteur de cet article assista sur place à la destruction du trône et à l’avènement du régime nouveau. Il approcha tous les “grands républicains” de l’époque, du chef de l’Etat Teófilo Braga, aux ministres qui s’appelaient Bernardino Machado, J. d’Almeida et Affonso Costa. Il ne rapporta point de ces entretiens une très bonne impression et l’on trouverait l’écho de ce sentiment dans les Lettres qu’il envoyait à la Gazette. De fait, la république parlementaire [...] ne réussit pas.»

54 AF [Archives fédérales], E 2200.54 (-) - /2 Vol. 13 Lettre de Jules Mange à la rédaction de la *Gazette de Lausanne*.

55 AF, E 2200.54 (-) - /2 Vol. 13, Lettre du Département Politique au Consul général à Lisbonne du 20 décembre 1910, Le Neuchâtelois Robert Comtesse (1847–1922) est membre du Gouvernement suisse de 1900 à 1912.

En 1935, le contexte est tout autre: Muret ne cite que ses impressions négatives de son séjour dans la Lisbonne de l'automne 1910 et oublie à dessein les propos plus favorables, voire parfois enthousiastes, qu'il a alors tenus parce que cet admirateur républicain des régimes forts veut uniquement prouver que l'*Estado Novo* qu'il soutient est en train de réussir là où la république honnie a échoué. Il suggère au passage qu'il avait prévu cet échec d'un régime qu'il n'avait louée que dans les moments, exaltants sans doute pour un journaliste, où il s'entretenait en tête à tête avec ses responsables.